

Laval théologique et philosophique



La dénaturation de la vérité ou le fondement des idéologies

Chantal Millon-Delsol

Volume 44, numéro 3, octobre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400398ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400398ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Millon-Delsol, C. (1988). La dénaturation de la vérité ou le fondement des idéologies. *Laval théologique et philosophique*, 44(3), 339–343.
<https://doi.org/10.7202/400398ar>

LA DÉNATURATION DE LA VÉRITÉ OU LE FONDEMENT DES IDÉOLOGIES

Chantal MILLON-DELSOL

RÉSUMÉ. — *La grande ressemblance qui rapproche l'affaire Lyssenko de l'affaire Galilée permet de mieux saisir le fondement de la pensée « idéologique ». Elle consiste à donner un sens nouveau au concept de vérité. La vérité dès lors ne correspond plus à un réel présent mais à un réel futur ou imaginaire.*

AU DÉBUT du XVII^e siècle, un savant toscan fabriqua une lunette qui lui permettait de voir pour la première fois les montagnes de la lune. Il s'écria : la lune a des montagnes ! Mal lui en prit. On lui conseilla de se taire. Il demanda pourquoi, avec des sarcasmes dans la voix, car il était très impertinent. Réponse : la lune n'a pas de montagnes, parce que c'est écrit dans les livres d'Aristote.

En 1936, le généticien russe Vavilov exposa, devant l'Académie Lénine des Sciences Agronomiques, les résultats de ses travaux dans le domaine de la sélection et de la culture des plantes. Toute sa recherche se fondait sur la découverte récente des gènes héréditaires. Mais la critique se déchaîna contre lui. On lui demanda de rayer de son univers ces gènes, qui soi-disant n'existaient pas. Il se fâcha, car il avait le verbe prompt : « Il s'agit d'un fait ! Et renoncer à un fait simplement parce que quelqu'un de haut placé le désire, non, c'est impossible... ». C'était possible, pourtant : la présence du gène héréditaire contredisait la théorie de Lénine.

À trois siècles de distance, la similitude entre les deux histoires donne à réfléchir. On affirme à Galilée que ses étoiles sont des phantasmes. Les gènes de Vavilov, on les traite d'artefacts, poussières collées par hasard sur la lentille du microscope. Le pouvoir saisit les livres de l'un et de l'autre. Le premier sommé de se rendre à Rome, traverse l'Italie hivernale, en pleine épidémie de peste, pour servir d'accusé dans un procès sans avocat. La police politique vient arrêter le second dans la campagne ukrainienne, au bord d'un champ de blé où il ramassait des spécimens de végétaux. Il ne comprend pas non plus ce dont on l'accuse. Relégué en résidence surveillée, devenu aveugle, Galilée meurt dans le silence et l'oubli. Jeté au secret dans un cachot sans fenêtre, Vavilov se laisse mourir de privation et de chagrin.

Rien d'extraordinaire, au demeurant, dans cette comparaison. Sous toutes les latitudes, l'histoire raconte l'éternelle tragédie de l'homme-qui-a-raison, condamné et exécuté par le pouvoir-qui-a-tort. Et pourtant : les deux procès, ou plutôt les deux parodies de procès, se ressemblent étrangement dans la forme. On cherche à extorquer aux deux condamnés des aveux pour un crime hors du commun : ils ont observé un phénomène non conforme à la Vérité.

Or qu'est-ce que la vérité, sinon la réalité repérée, reconnue, puis traduite en langage ? C'est ce que rétorquent aussitôt Galilée et Vavilov. Peine perdue, car les accusateurs décrivent la vérité d'une manière différente : la proposition vraie, c'est celle qui correspond au dogme. Dialogue de sourds, où la raison s'égare. Les étoiles nouvelles aperçues par nuit claire derrière la fameuse lunette, les taches du soleil, la face montagneuse de la lune, viennent opposer un démenti formel aux théories astronomiques d'Aristote et de Ptolémée, sur lesquelles l'Église fonde toute sa vision du monde. Accréditer l'existence de ces phénomènes, ce serait remettre en cause la religion elle-même, qui a eu le tort d'intégrer des théories physiques dans sa doctrine spirituelle. Les gènes héréditaires interdisent au matérialisme dialectique une transformation totale de l'homme pour susciter l'avènement de l'avenir radieux. Ces phénomènes doivent donc être « supprimés ». Et malheur à celui qui les décrit.

Pour justifier un combat aussi ardu — nier une réalité est chose difficile —, l'accusation met en place un arsenal de raisonnements originaux. Raisonnements semblables dans les deux affaires. Le Saint-Office invente la théorie de l'équivalence des hypothèses : Galilée doit admettre que sa thèse n'est pas plus sûre que celle de Ptolémée, puisque toutes deux représentent des intuitions de l'esprit. Vavilov se voit asséner par Lyssenko l'extraordinaire théorie des deux sciences. Il y aurait dans le domaine de la connaissance deux sciences distinctes : une science bourgeoise et une science prolétarienne. Chacune travaille pour sa chapelle. La première pose le principe de l'hérédité, la seconde le récuse.

Cette logique étonnante vise toujours à ravalier les observations au rang d'impressions subjectives, à assimiler finalement l'objectif au subjectif. Et donc à détruire la réalité en tant que phénomène concret, visible et analysable impartialement. Le dogme, qui se fonde sur des concepts et non sur les faits, tente de conserver son autorité en rabaissant la science au rang d'un autre dogme, non moins subjectif. Dès lors, l'observation du réel ne saurait prétendre à une supériorité par rapport à l'énonciation de n'importe quelle abstraction. Dire que les gènes existent, dire qu'ils n'existent pas, c'est finalement égal : les deux propositions n'émanent que de l'intérêt de l'esprit qui les pose. La réalité ayant été balayée — l'existence concrète des gènes sous le microscope —, le discours « vrai » se meut dans l'univers des abstractions, sans autre critère que l'autorité de celui qui les pose. Et l'accusé a toujours tort, même s'il a raison.

Ces deux épisodes de l'histoire des sciences ne revêtiraient d'intérêt qu'anecdotique s'ils ne laissaient repérer l'émergence d'une mentalité particulière qui s'exprime depuis trois siècles en divers courants de pensée.

Ces deux cas sont d'une simplicité dépouillée. Une Instance ferme les yeux délibérément sur un fait de science, et l'interdit parce qu'il ne correspond pas au

dogme. Mais au-delà même des sciences de la nature, les sciences sociales elles aussi observent des faits humains qui, pour être moins certains, n'en sont pas pour autant négligeables. Il n'y a aucune raison de reléguer la sociologie ou la psychologie dans le monde confus de la pure subjectivité, sous le prétexte que le « matériel » d'observation est évidemment mouvant, doté de liberté et d'une individualité dont sont dénués les phénomènes de la nature. C'est bien poser une vérité d'observation que de constater par exemple : que les sociétés humaines cherchent partout la querelle et se livrent à la guerre depuis le commencement du monde ; que le désir d'inégalité est inhérent à toute société, quels que soient les nivellements organisés par le pouvoir ici ou là ; que les hommes ne travaillent guère que pour leur profit personnel, au-delà de quelques stimulants singuliers et non généralisables. Il s'agit bien là de vérités humaines que l'on peut nuancer, mais que l'on ne saurait exclure. Elles recouvrent en effet des réalités omniprésentes dans le temps et dans l'espace, même si l'on admet des exceptions particulières qui sont le lot des sciences humaines.

Le courant de pensée révolutionnaire, du XVIII^e au XX^e siècle européen, fonde des doctrines sur la haine de cette réalité sociale. Il fustige l'inégalité, la propriété, l'État ou la famille, parce qu'il rejette ce monde considéré comme mauvais. Il construit intuitivement, par un de ces solipsismes dont les intellectuels ont le secret, le projet du monde nouveau, dans lequel les phénomènes présents et observables n'ont plus leur place. Il appose à ce projet le sceau de la vérité. Pour reprendre les expressions de Victor Considérant, la société présente exprime « des formes sociales fausses », et la société future et rêvée, « des formes sociales vraies ». Ainsi, le faux, c'est ce qui est. Le vrai, c'est l'irréel qui est désiré.

La notion de vérité acquiert ici une signification différente de celle qu'elle avait toujours revêtue. Le « vrai » ne représente plus ce qui est présentement, mais ce que l'esprit invente et attend. Non plus le monde concret, qui a été rejeté, mais un monde virtuel, en instance d'être, et qui acquiert un statut de vérité par la seule légitimité du désir. Le « vrai » est toujours apposé au « réel », mais c'est la conception de la réalité qui se trouve transformée. La « vraie » réalité est future. Elle est à créer, par l'esprit et le verbe de l'homme, ainsi que Dieu créa le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Mais cette deuxième création ne façonnera que le bien.

Les idéologies, puisqu'il s'agit d'elles, mais dans le sens restrictif de « conception du monde totalisante et totalitaire », et non pas dans le sens étendu de « théorie » ou « doctrine » en général, se caractérisent dans leur fondement, par cette dénaturation de l'idée de vérité. Elles ne supportent pas la réalité, et refusent de poser la vérité comme une expression du réel. Elles réinventent la « réalité » à leur manière. Elles confèrent à la réalité présente un statut de seconde catégorie, un statut de fantôme sans consistance, un statut d'erreur, de dévoiement, de transition sans importance. Elles confèrent au contraire à leur dogme, décrivant le monde futur, un statut à part entière, vérité définitive. Dans le contenu, c'est toujours l'imperfection qui se trouve visée : la réalité concrète est à bannir parce qu'elle est imparfaite.

L'Église de l'Inquisition a perverti son rôle spirituel en se croyant investie d'une mission temporelle impossible : rendre les hommes bons en les forçant à devenir tous croyants. Elle ne supporte pas ce monde déchiré, et jure d'en faire une communauté

sainte. C'est la réalité, c'est la vie qu'elle rejette, pour privilégier une vision de l'histoire où le concret présent n'a plus sa place. L'Islam ne raisonne pas autrement. Cependant l'esprit idéologique lui est non plus accidentel, mais intrinsèque : dès le début de l'Hégire, le Prophète réclame le pouvoir temporel avec le spirituel, pour établir sur cette terre la communauté des croyants, hommes purs et délivrés de Satan. Le marxisme prétend supprimer les formes sociales concrètes pour instaurer l'avenir radieux. Le nazisme veut instaurer la communauté de la race parfaite, en niant le mélange et la diversité qui ont toujours été le lot des sociétés humaines.

Pourtant, toutes ces réalités refusées dérivent de la nature de l'homme, et non pas des errements de l'Histoire. La vérité de l'homme, c'est son être concret et observable, non pas l'image abstraite que s'en forgent les intellectuels. Il est impur et imparfait à tous les points de vue, spirituel, racial, moral, et autres. Quand l'idéologie totalisante devient totalitaire — quand elle prend le pouvoir effectivement pour appliquer le dogme —, c'est cette réalité qu'elle brise et assassine.

Cette fuite du réel, qui aboutit à la dénaturation de la vérité, apparaît dans d'autres processus typiques, intellectuels ou politiques. On la trouve dans les utopies savantes, qui ne sont pas des Systèmes mais des rêves où la société parfaite apparaît romancée. Les correspondances entre les utopies écrites et les idéologies appliquées, ne laissent aucun doute sur l'identité de la démarche. Même combat contre le mal sous toutes ses formes, même refus de l'indépendance, de la diversité, de la promotion personnelles, de tous ces caractères qui forment l'essentiel de la nature humaine. Et pour supprimer ces réalités, même oppression, même despotisme. La nécessité de l'oppression pour obtenir une société pure, même dans les utopies les plus débonnaires, est une manière d'avouer que l'imperfection est inéluctable.

La fuite du réel est un phénomène psychologique connu, notamment observé dans toutes les grandes psychoses. Le sujet juge le quotidien insupportable. Se trouvant incapable de l'assumer, il le nie et se construit à côté un univers parallèle, dans lequel il habitera désormais. Au sein de la vie politique, on retrouve souvent ce personnage étrange dans la peau du despote et du dictateur. Car le chef absolu, que l'on décrit par l'arbitraire et la cruauté, est d'abord un maître de l'irréel. Despote, il se croit dieu — et on le lui fait croire — ; dictateur, il se croit qualitativement supérieur. Par comparaison avec l'ampleur qu'il prête à son personnage, il voit ses sujets comme des enfants, des irresponsables, incapables de vivre par eux-mêmes. C'est pourquoi il centralise, nationalise, dirige à la fois les récoltes et les pensées. Il ignore cette double réalité : aucun homme n'est dieu, et tous, malgré leurs différences, sont dignes de décider, à leur niveau, de leur vie et de leur destin. Le pouvoir absolu est essentiellement paranoïaque, au sens où il vit dans un monde-à-côté, gouvernant une société qui n'existe pas au nom d'une supériorité qui n'existe pas.

Mais les idéologies, en érigeant le combat contre le réel en Système, dépassent toutes les théories, dogmes, comportements similaires dont on peut les rapprocher. Elles inaugurent l'émergence d'une mentalité spécifique, nantie d'une logique propre et de dispositions absolument caractéristiques pour observer et juger le monde. On peut les comparer à des messianismes, à des millénarismes, à des religions, à des gnosés. Elles sont plus encore que tout cela, même si elles empruntent à ces pensées

certaines formes typiques. Assez curieusement, la mentalité idéologique s'apparente aux pensées pré-logiques davantage qu'aux pensées religieuses en général. Pour retrouver ailleurs une logique du même type, afin de mieux comprendre et cerner la mentalité idéologique, il faut remonter à la magie, à l'alchimie, à l'esprit pré-scientifique que Bachelard avait si merveilleusement décrits.

L'esprit pré-scientifique attache peu d'importance à la réalité, non pas parce qu'il la haït, mais parce qu'il ne la connaît pas, n'ayant pas les moyens de l'observer correctement. Aussi, il développe son discours au-delà du concret, et accorde toute-puissance à la pensée. C'est un esprit qui méconnaît les lois de la réalité, ignore par exemple la catégorie de l'impossible, et celle du contradictoire. Il mélange la cause et l'effet, l'efficiencia et la fin, l'origine et la conséquence, tel ce primitif qui soigne la flèche au lieu de soigner la blessure. L'univers de l'alchimiste est chimérique, pétrifié dans l'attente interminable de la sagesse jamais obtenue, toujours espérée. L'idéologue ressemble à cet alchimiste comme un frère d'un autre siècle. Il méconnaît l'impossible et le contradictoire, cherche des boucs-émissaires là où il vaudrait mieux repérer des causes. Il inverse les lois de la logique afin de poser le Système à l'origine de toute réalité, alors que le réel a d'autres causes, qui lui sont propres, et ignorent le Système. Il est finaliste, animiste. Il valorise à l'excès les phénomènes liés au Système. Il court après un non-être, un monde de pureté, ignorant le quotidien, le concret où rien n'est pur. Et pour ce non-être, il sacrifie tout, y compris les plus beaux bijoux de l'être, comme l'alchimiste jetait les perles rares dans sa cornue, se ruinant pour tenter d'obtenir cet or imaginaire.

À travers les deux affaires significatives de Galilée et de Lyssenko, comme dans la pensée de l'Islam et du national-socialisme, l'idéologie laisse apparaître le même fondement : la fuite du réel, la dénaturation de l'idée de vérité. Les vérités dénaturées que sont les idéologies expriment bien, non pas de nouvelles religions, mais des reculs de l'esprit logique, des retours à l'âge magique. Car la religion, si elle n'est pas détournée de son but, pose une transcendance qui en même temps assume l'immanence, sans chercher à la supprimer. L'idéologie combat la réalité immanente, sous des formes diverses mais toujours parce qu'elle est imparfaite. Pourtant, même si elle représente un errement de l'esprit, dont les résultats sont toujours dramatiques pour les peuples soumis à l'expérience, son existence et sa persistance doivent bien signifier quelque chose. Elle apporte, par ses réalisations, la preuve que l'on ne peut rien changer à l'imperfection humaine, et qu'il s'agit bien là d'un fait de nature. Mais en même temps, elle exprime de siècle en siècle le désir de perfection dont l'homme ne se départit jamais. L'idéologie naît et se développe au cœur du paradoxe humain. Dostoïevsky l'avait prophétiquement décrit quand, dans la fable du Grand Inquisiteur, il relie par delà les siècles l'Inquisiteur de Séville et les geôles prochaines de la Révolution bientôt conquérante. Le problème de l'homme, dit-il, c'est qu'il est par nature et sans rémission, un « esclave révolté », qui désire la pureté tout en restant impur, la liberté tout en demeurant enchaîné à lui-même, la perfection en sachant sa médiocrité indélébile. La vraie réalité de l'homme est ce paradoxe même. Et si l'idéologie ne parvient jamais à ses fins, et rêve indéfiniment, comme l'alchimiste devant sa cornue, c'est qu'elle combat ce paradoxe au lieu de l'assumer.